



*Igloo magdalénien de la Vallée du Dolaison  
aux environs du Puy (Haute-Loire)*

---

# LES IGLOOS DE FORTUNE

## des derniers Magdaléniens

Quelle origine et quelle ancienneté attribuer aux bourgades de huttes en pierres sèches qu'on rencontre un peu partout au centre de la France, particulièrement sur le Plateau Central, dans les départements de la Haute-Loire, de l'Ardèche et du Cantal ?

Quelques archéologues les attribuent aux Ligures, d'autres les croient tout simplement des abris de petits pères.

Pour écarter immédiatement cette dernière supposition, nous remarquerons tout d'abord que ces chibottes ou chabottes, puisque tel est le nom qu'on leur donne en Velay, ces chibottes ne seraient pas en agglomération comme elles le sont par exemple dans la vallée du Dolaizon où il en reste à peu près une vingtaine d'intactes; qu'au lieu d'être toutes scrupuleusement construites sur un modèle unique, elles varieraient soit par leurs dimensions, soit par leur élévation ou même par leur orientation. Leur présence au bout d'un cours d'eau dénote un peuple pêcheur. Enfin leur situation au pied des cavernes, dans un pays reconnu habité dès les temps les plus reculés, prouve une lointaine antiquité. Cet établissement dut se faire non sans peine et après bien des combats, si l'on en juge d'après les amas de véritables quartiers de rochers qu'on rencontre en plusieurs endroits de la vallée.

---

Quoique ce ne soit qu'une hypothèse bien téméraire sans doute, et que je soumetts à l'examen des savants, j'ai trouvé tant d'analogie, tant de similitude, j'ai pu faire des rapprochements si concluants entre les chasseurs de Renne et les peuplades des races nordiques actuelles, que je n'hésite pas à soutenir que les Esquimaux, les Lapons, les Finnois sont les descendants directs des chasseurs de Renne de notre paléolithique supérieur et que les chibottes sont les derniers vestiges dans notre pays de leur architecture.

Les mouvements géologiques et les changements de climat ayant toujours provoqué des changements de peuples et un renouvellement de faune, il faut voir d'abord comment se présentait l'Europe occidentale au point de vue géologique durant le Quaternaire Moyen, et quel climat y régnait. Ensuite nous verrons par quelles races d'hommes notre pays était habité au moment de l'invasion des chasseurs de Renne. Et enfin d'où venaient ces chasseurs de Renne, ce qu'ils étaient et à quel rameau ethnographique actuel on peut les rattacher. Après avoir composé leur architecture, leur art, leur religion, leurs mœurs avec l'architecture, l'art, la religion, les mœurs des peuplades de l'extrême-Nord, nous pourrons conclure qu'en effet ces chasseurs de Renne sont bien les ancêtres lointains des Esquimaux, des Lapons et des Finnois.

Je citerai souvent les géologues : MM. Elie de Beaumont, de Lapparent, Lyell, Girard, et les archéologues préhistoriens : MM. Dé-

chelette, de Mortillet, Cartailhac, Piette, Salomon Reinach, Boule, Jullian, l'abbé Breuil, le Dr Baudouin, d'Arbois de Jubainville, sur lesquels je m'appuie pour ce travail.

Au début du Quaternaire, la configuration de l'Europe occidentale était toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Au nord elle était reliée à l'Amérique par les îles Féroé, l'Islande et le Groënland. Premier pont naturel qui nous amena un apport considérable de populations étrangères. Au sud il y avait jonction en plusieurs endroits avec l'Afrique.

Pour la Gaule préhistorique, ce furent les chaînes des montagnes des Maures et de l'Estérel qui, se prolongeant par la Corse à travers la Méditerranée, servirent de pont aux peuplades noires du continent africain. J'insiste sur ces ponts terrestres, l'Asie et l'Afrique représentant pour les paléontologistes les grands laboratoires de Vie de l'Ancien Monde.

Il n'est pas douteux que l'Afrique fut un centre d'importantes migrations et que les Négroïdes dont les squelettes ont été trouvés dans les grottes de Grimaldi vinrent sans aucune peine de cette partie du monde.

A l'ouest, la Gaule préhistorique n'était pas cette « fin de terre » dont parle Camille Jullian. L'Océan ne baignait pas alors directement ses côtes. Une longue bande continentale, appelée par les géologues « Plateau Atlantique », s'étendait, d'après les sondages du Prince de Monaco Albert I<sup>er</sup>, jusqu'aux confins de l'Océan

glacial, ne laissant filtrer, pénétrer les eaux de l'Océan Atlantique et de la Mer du Nord entre les deux continents, qu'en larges canaux, ou en étangs, suivant les échancrures et les accidents du rivage.

Enfin, au sud, au delà du détroit de Gibraltar (les colonnes d'Hercule de l'Ancien Monde), se trouvait un autre continent, plus vaste que tous les autres réunis, si l'on en croit Silène dans ses enseignements à l'antique roi Midas : « Le seul continent, dit-il, l'Europe, l'Asie et l'Afrique n'étant que des îles, que le cours de l'Océan enveloppe comme d'un cercle. »

Voilà, au point de vue géologique, ce qu'était l'Europe occidentale au début du Quaternaire. En rapports constants avec le Nouveau-Monde, qui n'eut eu jamais ce nom, ni besoin d'un Colomb pour le découvrir, si les cataclysmes effrayants qui se produisirent dans la suite n'étaient venus séparer les deux mondes pour des milliers de siècles. Voisine d'un immense continent dont la prodigieuse richesse en métaux n'est plus tout à fait légendaire, puisqu'elle a laissé de nombreuses traces sur nos côtes de Vendée et de Bretagne. Uni à l'Afrique et à l'Asie où la civilisation était bien plus avancée, il est facile de comprendre que notre pays fut le rendez-vous de toutes les races de la terre. S'il n'est pas douteux que de grands mouvements de peuples se soient produits pendant la Paléolithique, et qu'ils aient été, en grande partie, corrélatifs des mouvements de faune, c'est surtout durant le Néolithique que nous verrons les invasions se succéder

---

par terre et par mer avec une rapidité incroyable, c'est alors un enchevêtrement de tribus les plus disparates, les états se formant et se disloquant en un minimum de temps, remplacés par d'autres de durée aussi éphémère.

Quel était le climat de l'Europe occidentale au début du Quaternaire ?

Pendant les temps Chelléens, il y eut d'abord une chaleur tropicale qui permit au palmier, au sycomore et au laurier de croître sur notre sol, avec une vigueur aussi intense qu'au centre de l'Afrique. Puis, il y eut un refroidissement de la température pendant l'Archeuléen, qui ne fit que s'accroître pendant les époques suivantes : Moustériennes, Aurignaciennes, Solutréennes, Magdaléniennes. Ce froid progressif fut causé par l'extension des glaciers, qui non seulement anéantit d'un coup la magnifique flore tropicale, mais retarda pendant des millénaires d'années la civilisation européenne.

Pendant toute la durée des temps Pléistocènes donc Moustériens — le Pléistocène des géologues correspondant à peu près au Moustérien des préhistoriens — il y eut une alternance d'époques glaciaires et d'époques interglaciaires dues selon les uns à la variation de l'excentricité de l'orbite terrestre; dues selon les autres au mouvement de la précession des équinoxes. Quoi qu'il en soit, ces époques glaciaires furent la conséquence de perturbations du sol dans les régions polaires. Des mouvements sismiques, nés dans le voisinage du

---

pôle nord, détachèrent des banquises ou portions de banquise qui, pénétrant dans l'Océan Atlantique, occasionnèrent, en fondant, des troubles atmosphériques et refroidirent la température. Ces banquises, toujours plus nombreuses, allèrent s'accumuler dans toutes les échancrures des rivages septentrionaux, transformant nos côtes en fjords de Norvège et de Scandinavie. La calotte de glaces polaires augmenta peu à peu et refoula toujours plus loin la végétation et la vie. Ce fut alors la grande extension des glaciers sur les continents, tantôt avançant, tantôt reculant. Cette catastrophe, presque mondiale, fut augmentée dans notre Gaule préhistorique par l'extension des glaciers locaux, celui des Alpes, celui des Pyrénées et un troisième beaucoup moindre, celui du Plateau Central.

L'énorme massif du Saint-Gothard, « le père des eaux » comme on l'a appelé, le père de nos fleuves dont le débit d'eau est le plus considérable : le Rhône et le Rhin, éleva des montagnes de glace d'une si prodigieuse hauteur que, pendant des temps impossibles à calculer, nous fûmes complètement isolés de l'Europe orientale.

Les secousses sismiques de la région du pôle et le Mont Hécla alors en pleine éruption produisirent l'affaissement dans la mer du Plateau Atlantique. Il y eut des accalmies pendant lesquelles les habitants de ce sixième continent durent croire encore à la stabilité de leur sol. Au début, ces accidents furent si peu sensibles qu'en une courte vie humaine on ne les apercevait pas. Le climat s'adoucissait au moment du

---

retrait des glaciers, puis le froid reprenait. Les icebergs passaient dans l'Océan, nos forêts disparaissaient, faisant place à la steppe. Enfin l'effondrement du Plateau Atlantique fut total. Des peuplades émigrèrent vers le sud, d'autres se raccrochèrent aux deux crampons que forment la Bretagne et la péninsule ibérique; l'Angleterre devint une île. Dans la suite des temps, l'Atlantide eut la même destinée que le Plateau Atlantique. Plus éloignée des centres éruptifs, son existence dura plus longtemps. Pour cette cause, elle fut mieux connue des Anciens, mais il semble qu'il ne puisse y avoir de doutes, l'une était sans conteste le prolongement de l'autre.

Pendant cette phase glaciaire, le cercle polaire arctique était descendu jusqu'au 43° de latitude, c'est-à-dire jusqu'à Tarbes. L'Orient n'eut donc pas à souffrir du froid; la vie et le progrès continuèrent leur marche régulière, tandis qu'en Europe occidentale tout, ou à peu près tout, aurait été à repeupler si la Nature qui détruit et recrée inlassablement, ne nous avait magnifiquement dédommagés de cet interminable hiver polaire, en nous envoyant, par l'engloutissement total du Plateau Atlantique, et par des raz de marée d'une violence dont rien de nos jours ne peut nous donner une idée — pas même l'effondrement des îles de la Sonde — une civilisation inconnue, dont l'épanouissement complet d'art sur notre sol ne s'est rencontré jusqu'à présent en aucune autre contrée.

Pour nous la lumière ne vint pas cette toute première fois de l'Orient, mais des



pays atlantiques et des pays hyperboréens. Les peuplades de l'extrême-Nord ne trouvant plus de sécurité dans leur pays, émigrèrent en masse dans le sud de l'Europe, poussant devant elles leurs immenses troupeaux de rennes, leur seule richesse, envahissant avec une incroyable rapidité la Belgique et la Gaule. Cet apport d'humanité fut augmenté par des tribus venant de l'Amérique septentrionale, très éprouvée aussi par les oscillations et les raz de marée qui affectaient inégalement le Vieux Continent et le Nouveau, suivant que l'affaissement des terres avait lieu plus près de l'Europe ou plus près de l'Amérique.

Les secousses sismiques et les éruptions volcaniques si intenses dans la région du pôle affectaient violemment à cette époque notre Plateau Central déjà très bouleversé durant la fin des temps tertiaires. Il est facile de s'imaginer la vie de terreur des Moustériens fuyant devant l'envahissement des glaces, pour retrouver plus loin un danger non moins effrayant dans la pluie de feu des volcans et les coulées de lave bouillante. S'ils ne furent pas tous anéantis, c'est grâce à leur ingéniosité à se préserver du froid, et surtout à l'abri hospitalier des cavernes du centre de la Gaule qui leur offrait malgré tout une sécurité relative.

D'après le Suédois de Geers qui a mesuré la vitesse de retrait du dernier grand glacier scandinave, on peut évaluer approximativement — chiffre modéré — à 10.000 ans l'extrême fin du régime glaciaire dans nos fays, le départ du Renne et le début de la

---

formation des tourbières superficielles. Les dépôts de l'âge du Renne étant à peine fossilisés, la durée de la période glaciaire fut au moins de 30.000 ans.

Pendant cet interminable hiver sibérien, qui régna pendant presque toute la durée des temps quaternaires, transformant l'Europe occidentale en steppe aride et désolée, l'Humanité était représentée par un type si primitif, une ébauche d'homme encore si imparfaite, qu'il est permis de se demander si cet être mi-homme, mi-singe, ne représente pas l'échelon manquant entre les deux espèces : une sorte de Pithécantrophe européen. D'après le squelette trouvé à Néanderthal, il est facile de se faire une idée exacte de l'homme de cette époque. Dressons-le sur pied, mais ne le revendiquons pas comme ancêtre, et acceptons, avec le Père Monsabré et le Père de Valroger, la pensée d'êtres préadamites. « Si le règne animal fut couronné jadis par des Primates anthropomorphes supérieurs à ceux qui existent encore, dit le Père de Valroger, la Providence aura laissé périr ces précurseurs de l'Homme, avant de créer nos premiers parents. » C'est aussi, d'ailleurs, l'avis du Professeur Boule, qui pense que cette race périt par extinction à la fin de l'époque moustérienne. L'Eglise et la Science étant d'accord, nous voilà rassurés sur l'origine de notre ascendance.

Cet homme de Néanderthal, au corps très massif, était de petite taille, 1 m. 55 seulement, avec des jambes fort courbes. Son énorme tête déprimée ne renfermait certes pas un cerveau à nombreuses cir-

convolutions. La face, qui représente en grande partie les fonctions inférieures de la vie végétative, était développée hors de proportion, surtout la mâchoire énorme et proéminente; de même que le Pithécantrophe erectus, ses arcades orbitaires étaient en visière. La colonne vertébrale était courte et massive; par plusieurs détails, les vertèbres ressemblaient à celles du Chimpanzé et s'opposaient à la position droite. Peut-être l'extension totale de l'avant-bras n'était-elle pas possible. Cet être archaïque, d'attitude en mi-flexion, qui se servait des membres supérieurs autant que des membres inférieurs pour la marche, et qui paraissait monstrueux — s'il réapparaissait sur notre planète assagie, épuisée, pour avoir, semble-t-il, trop produit à l'aurore du monde — était en rapport non seulement avec la flore exubérante et gigantesque, mais aussi avec la faune bizarre, comique même, mais redoutable. Le gros mammoth emmaillotté de laine était un sérieux adversaire, malgré son air bon enfant. Jamais l'Homme quaternaire n'eut à combattre de plus terrible ennemi que le Grand Chat des cavernes qui tenait à la fois du lion et du tigre. Ce premier occupant des grottes et des cavernes ne consentit à les abandonner qu'après des assauts sans nombre. Et il y avait bien d'autres animaux extravagants, adaptés à leur milieu vital. Ce milieu vital, ambiance d'une planète encore mal équilibrée, ne pouvait convenir qu'à des êtres spéciaux; les forces mises en jeu, qui ne se manifestaient que par à-coup, ne pou-

---

vaient produire que des formes heurtées, presque toujours monstrueuses, jusqu'au jour où la Terre, en possession d'un rythme plus harmonieux, servit d'habitat à des êtres normaux. Une grande solidarité relie les êtres à cette constitution terrestre; les concordances mutuelles qui existent entre notre planète et sa population montrent qu'elles ont été formellement destinées l'une à l'autre dans tous les temps, et que l'une ne peut pas se modifier sans provoquer immédiatement de grands changements dans l'autre. C'est mathématique, et nous en avons la preuve par les différents stades parcourus jusqu'alors simultanément par la Terre et par sa population.

On retrouve les mêmes caractères morphologiques que ceux de l'homme de Néanderthal dans l'homme de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze), découvert en 1905, dont l'énorme crâne surpasse tous les autres en bestialité. Celui de la Ferrassie (Dordogne) diffère légèrement de ses congénères, en ce que le menton n'est pas fuyant. Il y a un léger progrès dans le squelette découvert à Broken-Hill, dans le Zambèze, en 1921. Le trou occipital plus central indique une position droite. Cette race pré-humaine, qui existait encore vers la fin de l'époque moustérienne, n'était pas spéciale à la Gaule, puisque d'autres contrées en ont fourni des spécimens, moins nombreux il est vrai, mais présentant tous des caractères morphologiques homogènes. Néanmoins, ces autochtones, ces Cyclopes, comme les appelle Thucydide, touchaient à leur déclin après une occupation de la Terre qui dura des millénaires.

---

La mâchoire de l'homme de Mauër, trouvée dans des terrains pliocènes, fait remonter à la fin des temps tertiaires, et la découverte toute récente de silex éolithes dans des terrains de même époque en Angleterre, à Ipswich (Suffolk), vient corroborer cette lointaine origine, et prouver que ces primitifs ne manquaient ni d'une certaine intelligence, ni d'un semblant d'industrie.

En même temps que les Cyclopes, des représentants de la Race Noire vivaient sur les bords de la Méditerranée, trouvant sur nos rivages le même climat et les mêmes conditions d'existence qu'en Afrique. Les squelettes découverts à Baousseroussé, près de Menton, en 1901, dans des dépôts moustériens, et surtout les cinq statuettes féminines qui les accompagnaient, étant des représentations exactes des types humains de cette époque, leurs caractères morphologiques apparaissent clairement. L'une de ces statuettes, seulement, est stéotopyge comme les Boschimanes actuelles, les autres sont stéatomères.

Peu à peu, ce rameau noir prospéra. On le retrouve sur nos côtes atlantiques sud-ouest, après s'être largement épanoui entre la Garonne et les Pyrénées.

La curieuse « Vénus de Brassempouy », en ivoire de mammoth, découverte dans les Landes en 1921, est une image fidèle des Hottentotes-Boschimanes.

M. Piette, contemporain de la hideuse tournure, voit dans celle-ci une réminiscence atavique de goût pour les formes féminines amples, tant prisées par les

---

Négroïdes paléolithiques, artistes à leur manière, qui sculptaient en ronde bosse avec tant de vérité les caractères de leur race. Ils apportaient dans le creuset commun leurs qualités personnelles et jouèrent dans la période tripartite de l'âge du Renne, un rôle qui n'est pas à dédaigner.

Ce fut donc la Race Noire, la première race qui mérita le qualificatif « d'Humaine », qui s'implanta sur notre sol.

Jusqu'à la fin des temps Moustériens, la Gaule fut habitée par une Humanité, en somme assez primitive. L'engloutissement dans la mer du Plateau Atlantique amena sur nos côtes de l'ouest un bel échantillon de la race humaine, de la race blanche, le premier auquel on soit en droit de donner le nom d'Homo sapiens, d'homme raisonnable.

Platon ne tarit pas d'éloges sur le compte de ces hommes : « C'étaient des géants, dit-il, pour qui la lévitation de blocs de cinq cents mille kilos n'était que jeux d'enfants. » Il serait injuste de trouver Platon exagéré; l'Écriture elle-même, au chapitre VI de la Genèse, dit : « qu'il y avait des géants sur la Terre, qui furent des hommes puissants et fameux ». Et, de fait, des squelettes, non de géants, mais d'hommes de très haute stature, nous ont été livrés par les stations de Cro-Magnon (Dordogne) et de Bousé-Roussé (Alpes-Maritimes) : 1 m. 79 — 1 m. 87 — 1 m. 94. Aucune population actuelle, en Europe, n'en présente de semblable comme moyenne, puisque celle-ci dépassait 1 m. 82; l'Écosse même, le pays des plus hautes statures, n'en fournit que de 1 m. 78.

La conformation de ces hommes était athlétique, sans avoir l'épaisseur exagérée des os des hommes des époques antérieures. Le crâne de Cro-Magnon, type de la race, est dolichocéphale, allongé. Il présente tous les caractères regardés comme les indices d'un développement intellectuel des plus avancés; la voûte crânienne, contrairement à celle du Néanderthalien, est élevée, le prognathisme n'existe pas.

Ces Atlantiques, de race supérieure, étaient aussi de race fort ancienne. Tout le prouve. L'orientation de leurs monuments — ces monuments qu'on attribuait à tort aux druides celtiques — montre qu'ils avaient pu découvrir bien des lois astronomiques. Leurs observations embrassaient déjà plus d'un cycle précessionnel, plus de vingt-cinq mille ans, par conséquent.

Ils sont les auteurs des Pierres Cupules, les curieuses représentations d'étoiles sur des rochers. Le docteur Baudouin eut une si vive intuition du mystère de ces pierres qu'il parvint à trouver la clef de l'énigme, pourtant fort compliquée, les constellations ne se présentant pas, il y a quarante mille ans, telles que nous les voyons aujourd'hui. La Grande Ourse, représentée plus souvent que les autres constellations, occupait le Pôle; ses étoiles n'avaient pas la disposition qu'elles ont actuellement. C'est grâce à la présence de l'étoile minuscule d'Alcor, appelée aussi le Postillon, le Petit Poucet, l'Horus égyptien, que le Dr Baudouin parvint à identifier cette constellation parmi les assemblages de cupules, et qu'il com-

---

prit quel culte les préhistoriques lui rendaient. Les nombreuses répliques de cette figure, gravée sur des oursins, sur des spongiaires et sur des galets, en en faisant un objet portatif, prouvent leur vénération pour la constellation du Pôle de cette époque. Elle n'était pas une ourse, pour eux, mais une Jument blanche durant le Solutréen et l'Aurignacien, puis un Renne au Magdalénien, enfin la Barque Egyptienne. Les cupulettes en forme de sabots d'équidés, au rocher du Pied de la Vierge de Clisson, par exemple, seraient les marques de la Jument Blanche et dateraient du Solutréen. Les Pierres Cupules ne sont pas rares; il y en a plusieurs aux environs du Puy, malheureusement difficiles à découvrir; près de Darney, dans les Vosges. Jusqu'à présent elles n'ont pas été étudiées. Et cependant cette merveilleuse découverte s'appuyant sur l'astronomie, la plus précise, la plus exacte des sciences, permet de donner une date certaine, authentique, aux travaux des Préhistoriques; date qu'il faut chercher hardiment quarante ou quarante-cinq mille ans en arrière.

Les géants de Platon couvrirent de gigantesques pierres levées les provinces qui bordent l'Océan, particulièrement la Bretagne et la Vendée. Leurs Menhirs, statues du dieu Soleil anthropomorphisé, protégeaient les sépultures. A constater le souci de ces hommes, de ne travailler que pour l'éternité, en n'employant que des matières impérissables, telles que le granit, ne peut-on pas voir en eux les ancêtres des Egyptiens qui montraient un si profond

---



mépris de la mort, tout en ne travaillant que pour elle ? Ils eurent la même préoccupation de la vie future ; tous leurs soins étaient réservés aux tombeaux, creusant d'interminables galeries souterraines, des labyrinthes inextricables pour déjouer toutes les surprises et assurer la paix des morts. Ainsi feront les Egyptiens trente mille ans plus tard, creusant leurs hypogées avec une patience de termites, multipliant les couloirs, les embrouillant à plaisir, accumulant les difficultés pour rendre les sépultures inviolables. Comment ne pas voir dans les pylones, les obélisques et les pyramides, qui accompagnent le Nil jusqu'à la troisième cataracte, les images démesurément agrandies des menhirs et des dolmens bretons et vendéens. Les objets précieux qui accompagnent les squelettes prouvent combien l'idée d'éternité était déjà puissante en eux ; ils entrevoient la loi des transformations et des renaissances que l'Égypte et l'Inde devaient croire beaucoup plus tard avec tant de ferveur. Outre les quatre éléments : l'air, l'eau, la terre et le feu, ils en connaissaient un cinquième d'ordre immatériel, l'animus, l'âme du monde, le principe animateur, l'éther. Ils connaissaient cette cinquième nature — *quinta natura* — dont parle Aristote et qu'il nomme entéléchie, c'est-à-dire mouvement éternel et continu. Ils ne confondaient pas cet élément avec Dieu, pour eux il faisait partie de la nature. D'instinct ces hommes connaissaient la quatrième dimension, l'hyperspace ; elle leur était aussi familière qu'elle

---

nous paraît irréelle, puisque ce n'est que par des calculs algébriques et compliqués que nous commençons à la connaître, ou plutôt à avoir une faible preuve de son existence. Vivant entre Dieu et la Nature, surtout par ce côté spirituel que nous avons volontairement muré, l'Homme de ce temps connut des choses que plus jamais il ne saura en ce monde. Du jour où il s'éloigna de la Nature, où il ne se soumit plus sans réserve à ses lois, en perdant son contact, il perdit tout ce qu'elle lui avait enseigné. Maintenant, la Nature cache jalousement, malignement ses secrets aux êtres factices que nous sommes devenus, produits d'une civilisation hypocrite et sans grandeur. « L'homme serait saisi de désespoir, dit Abel Bonnard, s'il se représentait nettement sa séparation d'avec la Nature. » Mais comprendrait-il encore que cette rupture irrévocable a tué pour toujours l'Intuition, la clef mystérieuse de toutes les sciences et définitivement clos l'Age d'or des premiers âges.

Bien des millénaires avaient passé depuis que les Atlantiques, fuyant le sol mouvant de leur patrie, s'étaient si heureusement installés sur nos rivages côtiers. Alors, pour la première fois, à ce qu'il semble, une vague de peuplades asiatiques, venue par la Voie Sacrée des Anciens — la route du Danube — s'infiltra à l'est de la Gaule, entre les Alpes, le Rhône et la Saône. Les invraisemblables troupeaux de chevaux, si compacts, abattus en masse à Solutré (Saône-et-Loire), par une catastrophe encore inconnue, dont la couche des osse-

---

ments s'étend sur plus d'un hectare avec un mètre d'épaisseur, dénote une psychologie curieuse chez ce nouveau peuple. Les nombreux crânes brachycéphales, mêlés à d'autres dolichocéphales il est vrai, prouvent que s'il y eut métissage, c'est quand même bien une autre souche humaine avec ses caractères morphologiques différents. C'est le retrait du glacier du Rhône qui nous amena ces asiatiques, retrait momentané; les glaciers avaient encore ce mouvement de marée, précurseur d'autres invasions.

Déjà l'Eden n'était plus qu'un lumineux souvenir dans l'imagination des hommes vivant au Quaternaire Moyen. Un cycle d'évolution se terminait, transformant tout, les astres et les êtres.

Avant de tourner ce feuillet de l'histoire de la Terre heureuse, il convient de rechercher la cause primordiale de ce nouvel état de choses. Très vraisemblablement, un effleurement trop brusque de comète vint jeter la perturbation dans notre république planétaire.

La Terre, qui tournait sur son axe, droite et majestueuse, baignée presque également partout par le bienfaisant Soleil, ne tourna plus sur elle-même que penchée sur son axe, gauche, vouée aux ténèbres et au froid pour de longs siècles, et considérablement amoindrie en continents. Mercure et Vénus, plus touchés que la Terre, devinrent à cette époque inhabitables, par leurs climats extrêmes, à des organismes identiques aux nôtres.

Cette malencontreuse comète, qui, en

somme, ne causa pas grands dommages à la Terre, réduisit en miettes, c'est-à-dire en un nombre considérable de petites planètes, le monde colossal, qui tournait jadis entre Mars et Jupiter, infiniment plus grand que le premier, peut-être égal au second, comme volume. Quant aux grosses planètes, encore à l'état de nébuleuses, elles ne se ressentirent pas du choc.

Il semble bien que c'est à ce moment que la Lune cessa de tourner sur elle-même, figée désormais dans l'attitude que nous lui connaissons.

Entraînée dans notre course vertigineuse, elle ne nous montre plus que sa face béate de pierrot enfariné, narquoise du bon tour qu'elle nous joue, en nous cachant implacablement les secrets de son autre hémisphère.

Pour qui se réveillerait après un sommeil d'une durée de plusieurs milliers d'années, il lui semblerait avoir changé de planète, tellement le contraste est étrange. C'est un changement complet de décors. La Terre, qui était autrefois aux trois quarts en continents, est maintenant recouverte aux trois quarts par les eaux. Les Anciens ont bien affirmé que Neptune succédait à Pluton.

Avec la disparition du Soleil, la magnifique flore tropicale s'était éteinte. On croirait avoir rêvé ces paysages de forêts vierges et de palmerales sur notre sol, si, de ci de là, on n'en retrouvait des vestiges : fragments de cocotiers dans l'île de Chatou (Seine), empreintes de graines d'érables et de sycomores dans la cinérite des volcans

---

d'Auvergne. Solennel moment que le renouvellement d'un monde, et combien gros de conséquences, auxquelles nous ne réfléchissons pas, puisque nous nous obstinons à demander à Dieu le renouvellement de la Terre, ce qui veut dire l'abolition de tout ce qui est, la destruction de tout ce que nous connaissons, et aussi notre propre destruction.

Tout évolue, tout se métamorphose, c'est loi naturelle; notre Humanité impuissante est emportée dans l'irrésistible tourbillon; il faut accepter l'inévitable, mais ne pas souhaiter ce renversement effroyable de tout qu'est la fin d'un cycle.

Nouvelle Terre, nouvelle Humanité. La race Jaune entra alors en scène, après la Noire et la Blanche, sous la forme d'une multitude de petits hommes, venus des régions circumpolaires, accompagnés de leurs indispensables rennes. L'envahissement de notre pays par cette race fut implacable.

Ce dut être un curieux spectacle de voir se coudoyer, comme dans une bien plus antique tour de Babel, ces hommes si différents, de couleur, de taille, de mœurs, et parmi eux des animaux de l'extrême-Nord, fraternisant plus ou moins avec ce qui restait des animaux des tropiques : mammoths, éléphants, rhinocéros.

Ces hommes assimilables aux Japonais, dont ils ont beaucoup de points de contact, aux Chinois, aux Mongols, aux Thibétains, et dont un squelette trouvé à Chancelade, près de Périgueux, nous montre la conformation, étaient très petits. Ce squelette

---

mesure 1<sup>m</sup> 50 seulement. Sa taille est donc de 0<sup>m</sup> 32 moins élevée que celle des Atlantiques. Ils sont franchement dolichocéphales, mais leur grosse tête enlève à leur corps toute harmonie. La face est large et très haute, les orbites presque rondes, les yeux bridés. Le squelette de Chancelade a été trouvé replié sur lui-même. Ainsi font encore les Esquimaux actuels. Ils ficellent solidement le corps avec des lianes flexibles, en lui donnant la position qu'il avait avant sa naissance, le cousent dans un sac en peau de bête, pour le réduire au minimum de volume, a-t-on dit; c'est vrai, mais il faut voir surtout dans ce vieux rite, toujours en honneur, une conception très particulière de la Naissance et de la Mort.

Le docteur Testut a parfaitement mis en lumière la ressemblance étonnante du squelette de Chancelade avec le squelette des Esquimaux de l'Est, qui vivent encore à l'état sauvage dans les glaces du Labrador et du Groenland, et qui représentent à tous égards, dit-il, une race très ancienne. Aussi dolichocéphales que l'homme de Chancelade, ils ont les mêmes caractères morphologiques, et là ne s'arrête pas la ressemblance. Les squelettes qu'on a découvert de cette race sont nombreux, et si peu fossilisés, qu'on est frappé de la lente action du temps, qui se mesure pourtant par un respectable nombre de millénaires.

La Belgique fut aussi radicalement envahie que la Gaule. « Les peuplades belges de l'époque du Renne, dit le professeur Pruner-Bey, appartenaient à une race de petite taille, mais très vigoureuse, la face

---

offrant l'aspect d'un losange, et le crâne entier simulant une sorte de pyramide. » Parmi les vingt squelettes découverts en 1879, dans l'hypogée de la Pierre-Torniche au Mont Saint-Mard, forêt de Compiègne (Oise), l'un est le type de la femme de l'âge du Renne, qui se rapproche le plus du Lapon de nos jours. Les silex ouvrés, trouvés auprès, authentifient sans conteste l'âge de ce squelette.

Mais le coin de terre privilégié de ces peuplades, où leur art rayonna dans toute sa splendeur, fut le sud de la Gaule, en particulier la région qui devint plus tard l'Aquitaine. Les vallées étroites de la Dordogne, de la Lozère, de la Haute-Garonne, du Dolaizon, toutes surplombées de profondes cavernes, dont les terrains volcaniques fournissaient abondamment l'oxyde de fer, l'ocre et le fer oligiste, les couleurs naturelles, indispensables à leur art, furent les lieux d'élection de l'élite de cette race. Elles furent le Saint des Saints, dont ces extraordinaires artistes étaient les grands prêtres; car cette magnifique éclosion d'art n'est que la résultante d'une croyance très vive, d'une religion ardemment pratiquée, dont la principale divinité, on pourrait dire l'unique divinité, était la constellation du Pôle, la Grande Ourse actuelle qu'ils figuraient par un Renne.

Le Renne fut, pour les Aquitainiens, l'animal sacré, le génie tubélaire doué de toutes les vertus, le totem auquel ils rendaient un culte fervent, ne le tuant que dans les sacrifices rituels, pour le manger et s'assimiler à lui.

---

Représenté en bien plus grand nombre que les autres animaux : mammouths, éléphants, rhinocéros, chevaux, on supposait que son utilité pratique seule en faisait un animal de prédilection; sans doute, mais la véritable raison, la pensée profonde, qui d'un éclair illumine après trente-cinq mille ans leur caractère, de telle sorte que l'hésitation n'existe plus, cette pensée, jalousement cachée, et qu'ils déguisent sous des apparences simplistes, dont le Renne n'est que le symbole, c'est la Fécondité, c'est la Vie. Le nom que les Esquimaux actuels donnent à la Grande Ourse affirme cette vérité. Cette similitude de conception prouve de nouveau le lien de parenté étroite existant entre les Magdaléniens de la fin du Quaternaire et les nombreux rameaux de cette antique souche d'humanité, dispersés maintenant un peu partout sur la Terre, surtout dans la région arctique.

Les Magdaléniens n'étaient donc pas des barbares sans pensée, uniquement préoccupés de la vie matérielle; leur art ne fut pas un passe-temps agréable, bon tout au plus à charmer les longues soirées polaires; un plaisir enfantin de barbouiller toutes les parois de rochers ou de cavernes qu'ils rencontraient. Il est temps de les réhabiliter et de les replacer au niveau intellectuel qu'ils occupaient, et que bien des peuples pourraient envier.

C'étaient des philosophes, hantés par les grands problèmes de la Vie et de la Mort, mais leur philosophie, dépourvue d'aspirations vers l'Infini, sans envolée, donna



naissance à un art réaliste, d'une vie intense, parfait de vérité, en corrélation intime avec le climat, les mœurs, les besoins de ces peuplades. Comme dans l'art japonais, leurs figurations d'animaux sont à la fois si hardies et si consciencieuses, sans retouches jamais — comme si pour eux corriger était profaner — qu'on devine la croyance mystérieuse de la métempsycose, vieille comme le monde, qui apparaît à l'aube de toutes les religions, et qui reste si profondément ancrée dans l'âme des orientaux. Un rapport officiel, imprimé à Saint-Pétersbourg en 1776 relate ceci : « Les Finnois et les Wogoules gardent un culte pour les cavernes, dans lesquelles ils déposaient leurs idoles. » Souvenir lointain des belles parois de rocher, où le champ ne limitait pas l'inspiration, regret atavique de ne plus pouvoir ordonner des fresques à perte de vue, souvent de vrais tableaux symboliques tels que : la Femme au Renne, la Loutré poursuivant le Poisson, etc.

Les exilés volontaires du Velay et de l'Aquitaine n'ont plus, dans les plaines immenses du Pôle, les parois lisses et planes des cavernes, à l'abri des intempéries, et surtout à l'abri des regards sacrilèges, où leur pinceau s'exprimait autrefois avec une si franche hardiesse.

C'est l'une des raisons de la réduction de leur Art. La matière première est pour eux, l'os, le bois de renne, l'ivoire, champ réduit qui bride et discipline leur imagination ; de plus, les couleurs naturelles leur faisant défaut, ils tracent leurs dessins à

---

la pointe de silex. Pour être minuscules, leurs gravures n'en sont pas moins remarquables; elles dénotent la même sûreté de main que celle des Magdaléniens, quoique, cependant, malgré cette similitude des deux arts, il y eut tout de même un abîme entre eux. L'art magdalénien est le fruit de la Foi et de l'Inspiration, sources divines qui font éclore les chefs-d'œuvre; tandis que l'art actuel des nordiques réside uniquement dans une habileté de main devenue routinière, non dépourvue de mérite, art décadent, très pâle, en vérité, à côté de celui des grands ancêtres, duquel l'étincelle d'inspiration paraît éteinte à jamais. En réalité, cet art du dessin, qui fut primitivement l'écriture idéographique, est revenu à son point de départ, après un magnifique cycle parcouru. Une preuve de plus que, dès que la progression cesse, la régression commence.

Sous le rapport de l'Art, voilà une similitude de conception bien établie entre les deux peuples, similitude qui néanmoins n'est pas unique, car on la retrouve à l'autre extrémité de la Terre, au pôle antarctique, au pays des **Boschimans**, mais sous une autre forme.

Et, si l'on n'a pas encore découvert des fresques et des gravures pariétales, des statuettes féminines, en ivoire, de même facture que celles découvertes dans nos grottes sacrées, établissent un nouveau lien de parenté avec l'antique race magdalénienne. Là bas, comme ici, la Femme fut souvent représentée, jadis, en compagnie des animaux les plus vénérés. En ces temps

encore privilégiés, si proches relativement de l'Age d'or, la Femme était toujours en faveur. Elle était l'objet d'une profonde vénération, sa supériorité sur l'homme n'était pas contestée. Sa remarquable intuition, ce pouvoir « vril » qu'elle possédait à un degré extraordinaire, la mettait hors de pair, en faisait presque une divinité. Et voilà comment fut traitée la Femme, par ces vieux ancêtres que nous appelons des barbares. Plus tard, la Femme fut brutalement renversée de son piédestal; les hommes, se rapprochant de plus en plus de l'animalité, la traitèrent en esclave, en serve. Quelques peuples, plus affinés, les Pélasges, les Grecs, entre autres, se souvenant des vieilles traditions, remirent entre les mains des femmes ce qu'ils avaient de plus précieux. Elles furent les gardiennes de leurs temples. Les pythies retrouvèrent dans la paix et la vénération ce qui n'était qu'endormi au fond d'elles-mêmes, ce pouvoir de divination qui préserva leur patrie de tant de catastrophes et de dangers. C'était sous l'égide d'une femme que partait, loin du pays natal, l'élite de la jeunesse grecque, le « ver sacrum », le printemps sacré, pour aller fonder, en des pays lointains, des familles de même race, et diffuser au loin la conception de la Beauté, en des contrées barbares, où, sans cela, elle fut peut-être restée toujours ignorée. C'est grâce à deux femmes, d'origine différente pourtant, dont les noms devraient être dans la mémoire de tous les Français, que notre Ligurie provençale devint, aux temps protohistoriques, une réplique fidèle

---

de l'Archipel grec. Aristarche, inspirée par Diane d'Ephèse, dit Strabon, accompagnée par les plus habiles artistes de Phocée, sa ville natale, vint fonder, sur les côtes liguriennes, des temples, aussi élégants, aussi purs de forme que le Parthénon lui-même. La Foi poussait l'Art sur nos rivages, l'Amour devait l'y retenir. Gyptis, la fille du roi des Ségobriges, offrant en toute liberté la coupe à l'époux de son choix, Protis, un jeune grec de la suite d'Aristarché, et beaucoup de jeunes liguriennes suivant son exemple, l'hellénisation pacifique se fit avec une rapidité merveilleuse.

Ce pays, beau déjà, avec ses rivages déchiquetés, ses îles nombreuses, sa végétation ardente et son doux climat, devint vite pour les Grecs une seconde patrie, qu'ils embellirent avec amour. Bien des chefs-d'œuvre dus au ciseau de Phidias et de Praxitèle, ont été déjà retrouvés, et prouvent l'incomparable degré de civilisation que deux esprits de femmes libres réalisèrent en ce pays.

Les Magdaléniennes étaient aussi fort bien traitées par les hommes de leurs tribus. Les besognes les moins dures leur étaient réservées; au moyen des nombreux grattoirs, de toutes formes et de toutes dimensions, elles préparaient les peaux, les assouplissant avec la moelle et la cervelle de l'animal, avant de les coudre avec l'aiguille à chas, en os ou en ivoire, qui fut la trouvaille de cette époque, l'objet d'admiration et de convoitise des autres envahisseurs.

Plus tard, l'aiguille à chas s'éclipsera

avec ses inventeurs; pendant de nombreux siècles d'obscurantisme la Gaule en sera privée, jusqu'au moment où la Renaissance des arts et des sciences la ressuscitera, en même temps avec beaucoup d'autres choses oubliées.

Depuis l'époque magdalénienne, la forme des vêtements n'a pas changé, mais la qualité de fourrure n'est plus la même. Il y avait alors une belle variété d'animaux : loutres, chinchillas, castors, visons, zibelines, renards argentés, bleus ou noirs; que chaque hutte abritait à son insu de véritables fortunes. Et lorsque les femmes avaient choisi leurs parures parmi les plus belles fourrures et les plus rares, les fourrures restantes servaient d'objets de transaction avec de lointaines tribus.

Chez les Magdaléniens comme chez les Esquimaux, règne le communisme le plus complets. Divisés en petits groupes, tous les objets possédés par chaque groupe appartiennent à tous les membres qui le compose. L'instrument dont un Esquimau se sert n'est sa propriété que pendant qu'il s'en sert. Tout est possédé en commun : le territoire, les huttes, les bateaux. Il en est de même pour les animaux pris à la chasse et à la pêche qui sont équitablement partagés entre tous. La notion de la propriété n'exista jamais chez ce peuple. Chacun vit au milieu de ses déchets de cuisine qui répandraient une odeur insupportable sans la température invariablement glaciale.

Le Renne, en dehors de son caractère sacré, est aussi le met le plus délectable.

Les Nordiques brisent les os longs et les crânes pour en extraire la moëlle et la cervelle qu'ils mangent toutes fumantes. Pour ménager les troupeaux de rennes qui se raréfiaient à mesure que le froid diminuait, les Aquitainiens ajoutèrent à leur menu des rats en quantité. Autour du foyer de la caverne de Chaleux, on a trouvé plus de cent kilos d'ossements de rats d'eau. Les oiseaux : coqs de bruyère, fêtras des saules, chouettes harfang, entraient aussi pour une bonne part dans leur alimentation. Enfin la pêche fut, et est encore, la ressource suprême de ces hommes à sang froid : pêche au phoque, toujours en honneur, pêche au saumon, aux truites et aux brochets; poissons des premiers âges gros comme la baleine de Jonas, d'après les gigantesques harpons qu'on retrouve, et pour l'estomac desquels un magdalénien était une bien petite bouchée.

Leurs bateaux de pêche, les kayacs groenlandais, en peaux de phoques, si souples et si résistants, d'un maniement si commode, sont identiques aux deux époques, et toujours fraternellement prêtés aux membres du clan.

Voilà déjà bien des points de contact, bien des traits similaires entre les vieux ancêtres et les nordiques modernes, l'étude de leur architecture ajoutera le dernier coup de pinceau et parachèvera la ressemblance de cette curieuse descendance.

Les Esquimaux modernes ont deux sortes d'habitations : des habitations souterraines, creusées dans la neige, qui sont comme une réminiscence atavique de la

fécondité, perpétuant et rajeunissant le monde, la « Bonne déesse aux grandes oreilles ».

Cependant, si les autres humanités se réjouirent de la réapparition du Soleil dans leur ciel, il n'en fut pas tout à fait ainsi pour les Magdaléniens, qui étaient, eux, d'origine hyperboréenne, habitués à un climat froid et rigoureux, et qui, en fait d'aurore, ne connaissaient que les aurores boréales. La minute d'admiration évanouie, la désolation s'empara d'eux, en voyant les rennes s'étioler et mourir les uns après les autres, à cause d'un climat et d'une nourriture devenus par trop différents. Le cerf élaphe, très abondant, remplaça tant bien que mal le renne disparu. Mais le désastre fut irrémédiable quand les igloos se mirent à fondre. Les huttes de branchages réapparurent comme au temps de l'homme chelléen; ces huttes n'étaient que provisoires, l'hiver revenait très long encore, avec des chutes de neige aussi abondantes qu'aux jours d'antan. Ils refirent bien des fois leurs igloos de neige, de plus en plus éphémères; le soleil devenant chaque jour plus brûlant en eut raison, et la ténace opiniâtreté de ces hommes fut vaincue. La région aquitaniennne ne leur convenait décidément plus; aussi, après ces tribulations répétées, ils abandonnèrent, avec de cuisants regrets, leurs cavernes sacrées et leurs vallées poissonneuses, pour courir au loin de nouvelles aventures. C'était déjà pour cette race la deuxième migration connue; beaucoup retournèrent vers le Nord où, en retrouvant le froid, ils retrouvèrent le Renne; d'autres passèrent

---

en Asie, s'adaptant petit à petit à un nouveau genre d'existence.

Mais tous ne partirent pas. Il y eut des magdaléniens, fidèles à leurs cavernes et à leur pays d'adoption, qui prirent courageusement leur parti de ce nouvel état de choses, décidés à s'arranger de ce que la Providence voulait bien leur laisser.

Pour l'édification de leurs igloos, ils trouvèrent le basalte indestructible, lourd et dur à défier tous les sournois agents de dissociation, aussi bien l'eau que le feu, capable surtout de résister, dans une certaine mesure, à l'homme, le plus féroce des destructeurs. Les blocs de glace de quatre-vingts ou même un mètre cube de volume furent remplacés par des blocs de basalte de mêmes dimensions et d'un poids tel, qu'on se demande comment des hommes si petits, presque des pygmées, ont pu les transporter, les élever, les agencer avec tant d'adresse, en d'aussi heureuses proportions. Ce qu'il y a de remarquable dans les igloos de basalte, c'est la jonction presque parfaite des blocs entre eux, sans ciment ni mortier. La qualification de huttes en pierres sèches, éveillant plutôt une idée de fragilité, de construction enfantine, ne leur convient pas du tout.

Construits avec la plus résistante des roches, presque la plus vieille, il est naturel qu'ils en possèdent le caractère et la solidité immuables, traversant comme elle les siècles sans nombre, indomptables, indestructibles. Il n'est pas plus extraordinaire de voir les igloos magdaléniens, toujours pimpants et jeunes, solidement campés sur l'inébranlable basalte avec quoi ils

---



font corps, que les cratères, pareils à ce qu'ils étaient, il y a soixante, quatre-vingts ou peut-être cent mille ans, alors que la dernière fumerolle s'en échappait. Leur résistance au temps n'est pas plus surprenante que celle des coulées de lave, instantanément figées, aussi ondoyantes et vivantes d'aspect que le jour où le Destin les arrêtait dans leur course, immobiles à jamais. Le prodige n'est vraiment pas plus grand que la conservation étonnante des orgues imposantes, dont les arêtes de chaque prisme sont aussi régulières, aussi aiguës qu'au premier jour.

Les derniers magdaléniens vécurent paisibles dans leurs igloos de basalte, au fond des vallées, vertes maintenant, et qui se reboisaient prodigieusement vite. Le frêne surtout y poussa en abondance. Mais les jours heureux sont courts, et bientôt une invasion d'hommes venus d'Asie, les Ligures, vinrent troubler leur paix. Très nombreux, beaucoup plus forts, de nature belliqueuse, ils décimèrent les magdaléniens à coups de blocs de rochers et devinrent les habitants des igloos. Il ne manqua à ce combat impressionnant que des poètes pour le chanter. Autrement meurtrier que la célèbre pluie de pierres rondes, qui écrasa l'armée ligurienne, dans la plaine de la Crau, appelée par les contemporains de Périclès « campus lapideus sive Heracleus ». Lutte devenue classique et pourtant bien inoffensive comparée à celle de la vallée du Dolaizon.

Ce peuple chanteur — puisque ligure signifie mélodieux — dont les Vellaves prétendent descendre, avait le culte des

---

sommets et l'amour des sources. Les Ligures adoraient le dieu Sylvain à leur mode, c'est-à-dire « à demi enfermé dans le frêne sacré et faisant corps avec lui ». Ils redoutaient plus que tout la séparativité fatale d'avec la Nature, « l'isolement de la sève centrale » dont parle le docteur Gustave Geley. Le frêne était certainement un symbole et avait des vertus et des propriétés très puissantes que nous n'avons pas encore retrouvées, entre autres vertus l'invulnérabilité. Voilà l'origine de la hampe, de la lance guérissante, remise par Chiron à son élève Achille; elle était en bois de frêne. Egalement, une autre lance en bronze, trouvée dans les dragages de l'Oise en 1910, dont le bois conservé en partie était aussi en frêne.

Les igloos magdaléniens, étiquetés aujourd'hui sous le nom de chibottes ligures, du nom de leurs derniers occupants, virent bien des générations croître et s'éteindre, tandis qu'ils restaient toujours debouts, impassibles témoins des catastrophes et des événements, qui bouleversaient l'humanité.

Il y en eut beaucoup de détruits, mais il en reste d'intacts, une trentaine dans la vallée du Dolaizon (Haute-Loire) et quelques-uns disséminés dans les environs du Puy, plusieurs sur le Mont Croustez, merveilleux poste d'observation, d'autres auprès de l'imprenable nid d'aigle qu'est le château de Polignac.

Les frênes, derniers souvenirs de la religion ligure, sont les seuls occupants de la vallée du Dolaizon, avec les vieux igloos magdaléniens, qu'ils abritent et égayent

de leur verdure. Que se contentent-ils, ces survivants d'origine et d'époque si différentes, que le temps a fini par rapprocher et confondre ? Un calme impressionnant, troublé seulement par le bruit du torrent, règne dans la verte vallée, autrefois bourdonnante de rumeurs et de cris. Au fronton d'un igloo, on lit ces accueillantes paroles : « Soyez les bienvenus », accompagnées du signe de la Croix ; et, au fond de l'igloo, bien en vue, une grande croix de bois de frêne, accrochée au mur, étend ses bras protecteurs. La douce religion du Christ est venue succéder, en ces parages, aux deux autres religions, atténuant la rudesse, la dureté des cœurs, contrastant étrangement, par sa charité évangélique, avec le souvenir des meurtriers combats que se livrèrent les hommes, disparus depuis longtemps, tandis que le champ de bataille demeure inchangé !

Et puisqu'il faut conclure, d'un rapide coup d'œil, revoyons : la filiation évidente, existant entre les Esquimaux et les Magdaléniens. Comment l'arrivée et le départ de ces derniers en Gaule correspondirent exactement avec l'apparition et la fin de la période glaciaire. L'exiguité de la taille, chez les uns comme chez les autres, prouvant que le froid excessif, auquel ils furent toujours soumis, est contraire au développement de la plante humaine. L'art identique et leurs reproductions du renne — animal sacré — tant de fois répétées.

Le même culte à la déesse du Pôle ; enfin les huttes, invariablement rondes et toujours de mêmes dimensions, qu'elles fussent de neige ou de basalte.

---

Donc, jusqu'à preuve du contraire, on peut, je crois, attribuer les chibottes du Dolaizon, non aux Ligures, qui ne furent que des envahisseurs, des « tard venus », mais aux Magdaléniens, qui, eux, étaient établis sur notre sol depuis quelque trente-cinq mille ans.

Quoique n'ayant pas laissé de signature apparente sur leur demeure, tout prouve qu'ils en sont bien les auteurs. Qu'une découverte de silex magdaléniens s'opère en cette région, et le département de la Haute-Loire, qui ne figure pas — faute de chercheurs — dans les cent départements français, où la civilisation magdalénienne fut reconnue, sera classé, lui aussi, comme les départements limitrophes. Il réserve certainement bien des surprises. Jusqu'à présent, il forme un îlot dédaigné des savants, qui oublient que le Mont Denise leur livra pourtant le squelette de l'homme tertiaire.

Le village magdalénien du Dolaizon, extrêmement intéressant par sa fabuleuse ancienneté et par sa conservation miraculeuse, est presque inconnu des archéologues, absolument ignoré des profanes. Personne ne s'inquiète de sauvegarder ce qui survit de ce curieux campement, appelé à disparaître dans un temps plus ou moins long.

Les paysans trouvent commode de prendre les blocs des igloos pour enclore leurs champs, et c'est ainsi que l'architecture « de fortune » des derniers magdaléniens achève de s'éteindre.

*Compiègne, 4 juin 1926.*

Comtesse DE THANNBERG.

---